

EXTRAIT DU / EXTRACT FROM CARNET DE BÉROSE N° 7

Pour citer cet article / To cite this article

Laurière, Christine, 2015. « L'Institut français d'anthropologie (1910-1958), un long fleuve tranquille ? Vie et mort d'une société savante au service de l'ethnologie », *in* Christine Laurière (dir.), *1913. La recomposition de la science de l'Homme*, Les Carnets de Bérose n° 7, Paris, Bérose - Encyclopédie internationale des histoires de l'anthropologie / BEROSE - International Encyclopaedia of the Histories of Anthropology, pp. 89-110.

URL : <http://www.berose.fr/article1821.html>

Carnet de Bérose n°7. URL : <http://www.berose.fr/article675.html>

Copyright 2015

Bérose - Encyclopédie internationale des histoires de l'anthropologie / BEROSE - International
Encyclopaedia of the Histories of Anthropology

ISBN 978-2-11-151957-2

ISSN 2266-1964

L'INSTITUT FRANÇAIS D'ANTHROPOLOGIE (1910-1958), UN LONG FLEUVE TRANQUILLE ?

Vie et mort d'une société savante au service de l'ethnologie

Christine Laurière

NUL DOUTE que les créations quasi concomitantes de l'Institut ethnographique international de Paris, puis de l'Institut français d'anthropologie ne doivent rien au hasard, le champ français de la science de l'homme étant alors bien trop étroit pour que cela soit une pure coïncidence, que leurs concepteurs ne sachent rien les uns des autres – on peut sans danger parier que c'est sans doute tout le contraire. Exactes contrepoints sémantiques l'un de l'autre, ils sont tous deux portés sur les fonts baptismaux en 1910, le premier en juin, le second en décembre. Ajoutons pour être complet, même si elle ne sera pas ici évoquée, la résurrection de la vieille Société d'ethnographie qui se réunit en assemblée générale dès le 31 mars 1911 avant de réellement redémarrer sur de nouvelles bases en mars 1913. C'est dire si, au début des années 1910, la situation de l'ethnographie et de l'anthropologie, pose question et problème aux divers protagonistes, qui se sentent à l'étroit dans les structures plus anciennes. Gageons que ce n'est pas que pour des raisons scientifiques ; ce serait somme toute un phénomène assez normal de la part de la jeune génération de quadragénaires (Marcel Mauss, Paul Rivet, Arnold Van Gennep, Maurice Delafosse et leurs collègues proches) qui estime qu'elle a fait ses preuves et qui cherche dorénavant à imprimer sa marque dans ce champ de recherche marginal mais qu'elle veut s'approprier et développer à sa façon.

Si l'analyse de la situation semble partagée et faire consensus (une anthropologie qui ne serait plus vraiment généraliste ; la montée en force de nouvelles spécialisations disciplinaires qui conquièrent heureusement leur autonomie mais font peser un risque de dispersion du savoir ; le statut incertain de la pratique ethnographique, laissée aux missionnaires, militaires, fonctionnaires coloniaux et explorateurs), les réponses apportées, les stratégies mises en place, diffèrent du tout au tout. L'Institut français d'anthropologie prône plus que jamais une définition œcuménique de la discipline, généraliste, fédéraliste même, qui tient ensemble, articule, les dimensions sociale et biologique de l'homme – même si l'ordre des priorités a changé aussi pour lui, que l'anthropologie physique a

perdu sa prééminence et qu'elle s'ouvre largement aux recherches ethnographiques menées sur les terrains coloniaux. L'Institut ethnographique international de Paris, emmené par Arnold Van Gennep et Maurice Delafosse, plutôt sécessionniste et ouvert aux érudits coloniaux, revendique ouvertement l'autonomie d'une ethnographie qui ne se définit que dans la pratique, sans préalable épistémologique, sans lien organique en tout cas avec la sociologie durkheimienne, refusant catégoriquement la position ancillaire de l'ethnographie¹.

Disons d'emblée que l'Institut français d'anthropologie (IFA) s'annonce comme une structure savante davantage légitimiste par son recrutement très académique, tandis que la seconde est plus ouverte aux explorateurs, aux archéologues, aux coloniaux, sans spécialisation géographique particulière revendiquée de prime abord. Le succès est au rendez-vous pour l'Institut ethnographique international, puisqu'il recense 225 membres en mars 1914, preuve qu'il comble « le vide institutionnel laissé par la disparition de la Société d'ethnographie² ». Il ne survivra malheureusement pas à la crise difficile qui succède à la fin de la guerre, aggravée par la disparition de nombreux jeunes savants prometteurs. Avec l'accord et la complicité de Marcel Mauss et Paul Rivet, Maurice Delafosse, en 1920, mènera la fusion de l'Institut ethnographique avec la Société des traditions populaires pour former une nouvelle Société française d'ethnographie, Arnold Van Gennep étant écarté de ce remaniement sans livrer combat.

Mais restons encore un peu avec ce même Van Gennep, formidable observateur partial du milieu savant dans lequel il évolue, et prêtons attention à la façon dont il formule les choses, lui qui ne fut pas membre de cet Institut français d'anthropologie. Avec sa réactivité habituelle, il est le premier à signaler, dans sa chronique au *Mercur de France* du 16 janvier 1911 la création quasi concomitante de l'Institut de paléontologie humaine, de l'Institut ethnographique international de Paris et de l'Institut français d'anthropologie, qu'il interprète comme le « progrès, en France, des sciences de l'homme », titre de sa chronique. « À tant de reprises », poursuit-il, « j'ai déploré le triste état où se trouvait depuis des années l'ethnographie en France, relativement aux progrès accomplis à l'étranger, que ce m'est un vrai plaisir de signaler les débuts d'une renaissance annonciatrice d'un avenir meilleur³. » Il est d'ailleurs très révélateur de noter la façon dont il amène le sujet, commençant par rappeler que la Société d'anthropologie de Paris a perdu son rôle centralisateur d'organe d'expression de la science de l'homme, Van Gennep parlant au contraire *des sciences de l'homme* au pluriel. Il remarque aussitôt que la sociologie, l'archéologie et la linguistique n'ont jamais fait partie des disciplines concernées par la Société d'anthropologie, qu'elles « vivaient à part », s'exprimant dans leurs propres revues et sociétés

savantes – Van Gennep pense entre autres aux durkheimiens regroupés autour de leur revue *L'Année sociologique* (1898), ou à la Société de linguistique de Paris (1864).

C'est aussi intéressant d'analyser comment un protagoniste important de cette reconfiguration, qui fut un acteur impliqué et engagé, analyse l'émergence de nouvelles sociétés savantes et la logique qui préside à leur création. On retrouve ici l'intérêt que Van Gennep porte à l'initiative individuelle, à la place de l'individu dans la société et l'évolution sociale, individu qui est aussi pour lui l'un des moteurs de l'histoire institutionnelle des sciences, histoire des sciences qui n'est pas agie que par la rationalité, le progrès des connaissances. Citons le encore une fois : « Des dissensions intestines et des compétitions de personnes, répondant en somme au développement même des sciences diverses qui ont l'homme pour objet, ont contribué d'une part à rendre autonomes des disciplines jusque-là subordonnées, et de l'autre à rapprocher des disciplines qui s'ignoraient plus ou moins systématiquement ⁴. »

Pour les disciplines qui se sont émancipées, il a présent à l'esprit la préhistoire éclatée en diverses revues et sociétés savantes : *L'Homme préhistorique*, sous l'égide du groupe Mortillet et Chervin, la *Revue préhistorique*, sous celle du Dr Raymond, l'importante Société préhistorique de France qui compte plus de 400 membres et publie un gros bulletin, l'Institut de paléontologie humaine, enfin, confié à Marcellin Boule par le prince de Monaco ⁵. Van Gennep évoque ensuite l'Institut ethnographique international de Paris qui affirme lui aussi son autonomie par rapport à la tutelle de la sociologie durkheimienne, des sciences historiques, de la méta-anthropologie. Cet Institut a racheté la *Revue des études ethnographiques et sociologiques* créée par Van Gennep en 1908, dont il a simplifié le titre en *Revue d'ethnographie et de sociologie*. Organe de diffusion de cette société savante, largement ouverte sur l'international, la revue connaîtra de belles heures avec des contributeurs prestigieux et un ancrage dans les débats théoriques internationaux.

Enfin, il présente le dernier-né, l'Institut français d'anthropologie (IFA), « plus modeste et plus jeune » selon Van Gennep et qui (prêtons attention à sa formulation qui amoindrit la portée du verbe d'action) « ne veut qu'organiser des réunions où l'on échange des idées et des aperçus, et où entreront en contact des anthropologistes (groupe Verneau), des archéologues classiques (groupe Salomon Reinach), des sociologues (groupe Durkheim) et des linguistes (groupe Meillet), c'est-à-dire des professeurs et des théoriciens ⁶. » Professeurs et théoriciens : dans la bouche de Van Gennep, ce n'est pas un compliment, loin de là, et on n'a aucune peine à prolonger sa pensée : voilà encore des savants en chambre qui palabreront un mercredi par mois, déconnectés des réalités du terrain, du concret, de l'ethnographie. On comprend bien pourquoi Van Gennep minore la portée de la création

de l'IFA, mais il n'est pas sûr qu'il ait totalement raison. Pénétrons donc un peu plus en avant dans les circonstances qui décidèrent de la création de l'IFA, dans le vivier savant qui en constitua la chair pour en comprendre les enjeux et la raison d'être.

Nous disposons de deux sources pour les documenter : l'une est officielle et suit, en quelque sorte, la voie hiérarchique, puisqu'il s'agit de René Verneau, professeur au Muséum, titulaire de la chaire d'anthropologie, et président de l'IFA, alors que l'autre source, témoignage capital de première main, repose davantage sur l'évocation et la remémoration de souvenirs personnels de quelqu'un qui n'a alors pas trente ans en 1911, Marcel Cohen, disciple de Meillet, qui revenait d'une mission linguistique en Abyssinie, connu par ailleurs pour sa forte personnalité, son franc-parler et ses opinions communistes. Ce sont deux sources imprimées, deux articles. René Verneau présente l'IFA aux lecteurs de *L'Anthropologie* en 1911, revue qui va par ailleurs publier ses comptes rendus de séances dans ses pages. L'article de Marcel Cohen, postérieur de cinquante ans (1962) est publié dans *La Pensée*, la revue du Centre d'études et de recherches marxistes (ni la date ni la revue ne sont anodines), et propose une lecture personnelle de l'histoire de l'ethnologie française récente⁷, en la centrant sur certains de ses représentants récemment décédés (Rivet, Griaule) qu'il a bien connus. L'existence de ces deux sources, qui ne sont pas divergentes, mais plutôt complémentaires, permet de poser la question de la prise en compte de l'interaction entre les variables institutionnelle et biographique, individuelle, et de se demander où le curseur doit être placé lorsque l'on étudie l'histoire de l'anthropologie. Cela permet aussi d'apercevoir le fonctionnement du champ scientifique, qui ne saurait attribuer officiellement, ni faire reposer publiquement l'initiative de la création d'une société savante, d'une structure collégiale, sur les épaules d'un jeune savant (Paul Rivet) qui n'a pas encore la carrure ni la légitimité scientifiques pour l'assumer ; c'est le collectif de savants plus mûrs et reconnus qu'il a su rassembler et convaincre qui se charge de la promouvoir et de lui donner sa surface sociale, en occupant les premiers postes.

De fait, dégagé des contraintes de révérence académique, la plupart de ses protagonistes étant morts, Marcel Cohen replace explicitement Paul Rivet au centre de la création de cette nouvelle société savante :

Paul Rivet trouvait l'une [la Société d'anthropologie de Paris] et l'autre [sa revue *Bulletins et Mémoires*] confinées, et ayant pris contact avec divers savants qui s'occupaient de l'homme à d'autres points de vue que l'anthropologie physique, il a voulu, et ayant voulu, a su organiser une nouvelle société, qui s'est appelée Institut français d'anthropologie, étant sous-entendu, mais non affiché, que ce terme s'entendait dans le sens le plus large. Dès lors, à partir de novembre 1910, se sont retrouvés là, avec les anthropologues au sens étroit, les ethnographes (notamment divers

fonctionnaires coloniaux), les sociologues, en particulier le principal disciple d'Émile Durkheim, Marcel Mauss, d'une érudition variée, d'esprit systématique mais collé à toutes les réalités, bien que n'ayant exploré aucun pays lointain (il devait en 1924 organiser un Institut français de sociologie sur le modèle de l'Institut français d'anthropologie) ; Lucien Lévy-Bruhl, philosophe venu à l'ethnographie par l'étude poussée des livres de voyageurs pour acquérir des vues sur les mentalités des très peu civilisés, et proche ami des sociologues ; le linguiste chef d'école Antoine Meillet et plusieurs de ses élèves. Tous s'instruisaient mutuellement, à faire, écouter et discuter des communications variées. Pendant quelques années j'ai été personnellement obligé de n'en manquer aucune, Rivet m'ayant mis au poste de secrétaire des séances à mon retour de mission linguistique et ethnographique en Abyssinie, en 1911. Après le travail, on allait dîner en groupe nombreux dans un restaurant modeste de la Rive gauche.

La guerre 1914-1918 a retardé la suite des progrès d'organisation des études, tout en fournissant des occasions quelquefois inattendues de prospection : c'est ainsi que Mauss, interprète auprès de l'armée anglaise, pouvait y connaître des Australiens en chair et en os⁸ ».

À la lecture de cet extrait, on comprend pourquoi cet IFA est si intéressant *a posteriori*, pour nous qui connaissons l'aboutissement de ces nombreux accommodements, apprivoisements entre les représentants des diverses disciplines. Car, sans avoir les moyens ni l'ambition de préfigurer le futur Institut d'ethnologie de l'université de Paris, l'IFA lui trace à tout le moins le chemin, en instaurant une sociabilité étroite entre des scientifiques d'horizons divers qui prennent l'habitude de se rencontrer une fois par mois, de s'écouter, d'échanger leurs idées, et qui partagent tous la même conception de ce que doit être la science de l'homme : une fédération de spécialités disciplinaires, rassemblées sous la bannière d'une anthropologie vraiment généraliste. C'est la première collaboration institutionnelle de Lucien Lévy-Bruhl, Marcel Mauss et Paul Rivet ; de futurs professeurs de l'Institut d'ethnologie (Marcel Cohen, Joseph Vendryes, Étienne Rabaud, Henri Breuil, Marcellin Boule) comptent au nombre des premiers membres de l'IFA. Paul Rivet, secrétaire archiviste la première année, parvient de la sorte à capitaliser une défiance latente envers le biologisme dont font preuve les anthropologistes⁹. Contre leur étroitesse de vue, et pour la première fois, des sociologues de l'école durkheimienne, des linguistes, viennent grossir les rangs d'une société savante qui se caractérise comme anthropologique. On reconnaît bien là le sens stratégique, politique (au sens de politique de la science) de Rivet qui, en s'inspirant vraisemblablement de ce qui se passait à la Société des américanistes de Paris sous son impulsion depuis 1908¹⁰, a su regrouper autour d'une structure collective les forces vives de la science de l'homme généraliste, prêtes à s'entendre sur un socle commun minimal pour légitimer et favoriser son développement. Car l'ambition pluridisciplinaire que Paul Rivet nourrit pour

l'anthropologie – rebaptisée aux forceps dans les années 1920 « ethnologie » pour bien se démarquer de l'autre acteur principal du champ –, il l'a déjà amplement expérimentée au sein de son domaine d'élection, l'américanisme, il l'exerce quotidiennement dans sa pratique d'ethnologue, il en voit tous les bénéfices. Peu contraignant et lâche, le programme que se propose l'IFA n'effarouche personne tout en excluant les anthropologistes purs et durs. « Ainsi, rappelle un Paul Rivet pragmatique, devait se constituer une sorte de coopération intellectuelle scientifique, où le travail de chacun eût profité à tous et où chaque travailleur aurait été tenu, sans difficulté ni perte de temps, au courant de toutes les découvertes et de tous les progrès réalisés en dehors de son propre domaine ¹¹. »

Salomon Reinach, conservateur du musée des Antiquités de Saint-Germain, et René Verneau, respectivement premier et troisième président de l'Institut, rappelèrent que de « longs entretiens ¹² » précédèrent la décision de constitution d'une nouvelle société savante dédiée à la science de l'homme car beaucoup craignaient que le projet ne subisse un « fâcheux échec ¹³ », comme tant d'autres initiatives de la sorte vouées à périr rapidement faute d'une implication forte de ses membres, d'une présence assidue aux séances, faute aussi de s'assurer de la solidité de la structure en termes de moyens financiers, immobiliers, éditoriaux. L'enjeu est important : l'IFA ne se veut pas une création institutionnelle de plus, un club pour savants désœuvrés qui viennent passer le temps. Il s'agit de modeler une physionomie à l'anthropologie qui colle aux tendances actuelles de la recherche, les discute, et fonctionne comme une chambre d'enregistrement des travaux en cours et des nouvelles orientations de recherche. La singularité de l'IFA, c'est précisément l'absence d'un programme fort, une pluridisciplinarité revendiquée sans prédominance d'une science sur l'autre – il faut donc comprendre sans le magistère considéré comme étouffant et stérile de l'anthropologie physique et de l'anthropométrie, loin des adeptes du matérialisme scientifique.

L'article I des statuts donne le ton : « L'Institut français d'anthropologie a pour objet de rapprocher les spécialistes des diverses sciences dont la réunion constitue la science de l'homme. » On ne saurait être plus clair ni en même temps plus laconique. C'est René Verneau, présentant aux lecteurs de *L'Anthropologie* le nouveau venu, qui éclaire ce parti pris et dresse son propre état des lieux justificateur qui, lui aussi, instrumentalise la Société d'anthropologie de Paris, pourtant pourvoyeuse d'un bon nombre de membres de l'IFA :

Depuis quelques années, plusieurs groupes se sont formés dans le but d'étudier certaines questions relatives à l'Homme, mais ces groupes ont une tendance de plus en plus marquée à se cantonner dans une spécialité restreinte. Et, cependant, si la spécialisation offre quelques avantages, elle

présente beaucoup d'inconvénients, car elle ne permet pas d'établir des rapprochements entre les résultats obtenus dans les diverses branches de l'Anthropologie, de solutionner les problèmes qui ne peuvent être résolus que par le concours de compétences multiples ni d'arriver à une connaissance complète de l'être humain.

Il existait bien, à Paris, la vieille société fondée par Broca, qui est ouverte à tous. En raison même de son mode de recrutement, son orientation est laissée un peu au hasard. Suivant que telle spécialité y sera plus ou moins largement représentée, elle se dirigera dans un sens ou dans un autre. [...] En outre, on pouvait regretter de voir de nombreux savants, dont le nom fait autorité dans la science, se tenir systématiquement à l'écart de ce groupement par suite d'une prévention sans doute injustifiée.

C'est pour réunir des spécialistes de *toutes* les branches de la science de l'homme, pour leur permettre d'échanger leurs idées, de s'éclairer mutuellement, de synthétiser les résultats acquis, qu'a été fondé l'Institut français d'anthropologie¹⁴.

Deux raisons auraient donc décidé de la constitution d'une nouvelle société savante : la spécialisation accrue qui est à l'œuvre, souhaitable mais qui menace en même temps d'atomiser le savoir et de rendre le dialogue entre spécialistes plus difficile ; et l'affaiblissement de la position de la Société d'anthropologie, dont ont fini par s'écarter tous ceux qui souhaitaient la faire évoluer de l'intérieur, afin qu'elle tienne compte des autres principes théoriques, analytiques et descriptifs avancés par les nouvelles disciplines pour mettre de l'ordre dans la diversité des manifestations humaines : Arnold Van Gennep, Marcel Mauss (1905), Henri Hubert (1902), Paul Rivet (1902) en firent ainsi partie, mais aussi plusieurs professeurs en Sorbonne et savants proches du Muséum qui eurent des différends assez vifs avec certains membres dirigeants de la Société. Ce fut en particulier le cas lors des travaux et réunions de la Commission sur le métissage entre 1907 et 1910, qui virent se cristalliser deux conceptions radicalement différentes de l'homme en société, l'une davantage fixiste, déterministe, focalisée sur les aptitudes physiques innées, héréditaires, de l'homme, l'autre qui accorde à l'environnement socio-économique un rôle prépondérant pour expliquer la médiocre vitalité et fécondité des métis aborigènes¹⁵. Après un ultime affrontement au sein du houleux Comité central de la Société le 25 avril 1910 qui dégénère en « bref pugilat¹⁶ », une dizaine de membres éminents claquent la porte entre avril et mai – et c'est Paul Rivet qui ouvre le ban. En octobre 1910, le biologiste Étienne Rabaud démissionne de son poste de professeur adjoint du cours d'anthropologie anatomique. Élu professeur au Muséum, René Verneau quitte sa charge d'enseignement à l'École d'anthropologie en 1909, et démissionne de la Société en 1910, tout comme le physiologiste Louis Lapicque, Joseph Deniker, Léon Poutrin et d'autres proches du Muséum. Ils se retrouveront tous parmi les membres fondateurs

de l'Institut français d'anthropologie. Par ailleurs, il est tout aussi révélateur que ce soit ceux qui étaient *a priori* les plus proches disciplinairement de la Société d'anthropologie de Paris, ceux qui la connaissaient le mieux, les anthropologues du Muséum, qui ont pris l'initiative de créer une nouvelle société savante. Le point de non-retour devait leur sembler atteint.

L'IFA s'installe au laboratoire d'anthropologie du Muséum, accueilli par René Verneau qui poursuit la tradition d'hospitalité savante instaurée par Ernest-Théodore Hamy. Prudent, son directoire décide de ne pas éditer de bulletin, comptant sur la bienveillance de *L'Anthropologie* pour diffuser et rapporter le déroulement de ses séances, publier certaines communications *in extenso*. C'est dire si l'IFA se tient dans le giron du laboratoire d'anthropologie du Muséum. Il n'a pas les moyens financiers d'une autonomie qu'il ne revendique pas vraiment, au demeurant. C'est une structure souple, un lieu d'échanges, un « cadre de réception ¹⁷ » des travaux d'une anthropologie *lato sensu* telle qu'elle peut se pratiquer hors de la Société d'anthropologie. Sollicité en tant que membre fondateur, le prince Roland Bonaparte, bien connu pour sa générosité de mécène envers les sciences, a alimenté la caisse avec mille francs, soit le montant d'une cinquantaine de cotisations annuelles (vingt francs). La séance inaugurale se tient le 18 janvier 1911, les réunions auront lieu le troisième mercredi du mois, en toute fin d'après-midi, d'octobre à juin, dans une salle du laboratoire d'anthropologie au 61 rue Buffon. À l'image de ce qu'a adopté la Société de biologie, l'Institut fonctionne délibérément sur un mode sélectif et élitiste puisque c'est un recrutement par cooptation qui prévaut (il faut être présenté par deux membres) et qu'il n'y aura pas plus de 50 membres titulaires, également répartis entre toutes les disciplines. La liste au 1^{er} janvier 1911 compte 45 membres titulaires, parmi lesquels d'éminents représentants des sciences humaines, issus des sphères académiques et de l'enseignement supérieur, d'institutions certes prestigieuses mais aussi périphériques en ce qu'elles ont été marginalisées par la réforme universitaire de 1897 (Muséum, Collège de France, École des langues orientales, École pratique des hautes études). L'IFA se place symboliquement sous les mânes de deux ancêtres prestigieux et pionniers en leur temps de la science de l'homme, l'un en anthropologie physique, l'autre en préhistoire : Paul Topinard et Émile Cartailhac, qui ont du reste été des membres actifs de la Société d'anthropologie, et auxquels il attribue le titre de membres d'honneur.

Quatre cercles se sont agrégés, emmenés par une personnalité forte qui draine dans son sillage ses collègues et disciples, qui peuvent appartenir à plusieurs groupes. Van Gennep les citait déjà dans sa chronique : le Muséum avec Verneau et Rivet, les archéologues et historiens emmenés par Salomon Reinach, les durkheimiens, les linguistes, auxquels on pourrait ajouter des personnalités qui ont fait une

partie de leur carrière aux colonies, comme Louis Finot, Maurice Delafosse et bien d'autres. Marcellin Boule, l'abbé Breuil, Maurice Delafosse, Joseph Deniker, Émile Durkheim, Henri Hubert (trésorier), Marcel Mauss, Paul Fauconnet, Louis Laticque, Lucien Lévy-Bruhl, Antoine Meillet, Paul Pelliot, Étienne Rabaud, Salomon Reinach, René Verneau, font partie du premier contingent de membres. De plus jeunes, comme Robert Hertz, Marcel Cohen (ils seront tous deux secrétaires des séances) et quelques autres viendront rapidement étoffer les rangs selon un système qui prévoit qu'un dixième des membres se renouvelle chaque année. C'est ce qui explique qu'en 1931, l'IFA comptait près de 95 membres, en jouant sur les distinctions entre membres d'honneur, membres titulaires honoraires, membres titulaires et membres correspondants. Parmi les sociétaires de 1911, on ne compte pas moins de sept membres de l'Institut de France, sept professeurs de l'École pratique des hautes études, six professeurs au Collège de France, six membres du Muséum, trois professeurs en Sorbonne¹⁸. Il faut noter l'absence, inhabituelle pour une société savante de cette époque, d'une composante mondaine – excepté le prince Bonaparte, il n'y a pas de riche dilettante, plus ou moins noble, ou de notable de province se piquant d'anthropologie. Le premier bureau et conseil de l'IFA est composé de : Salomon Reinach (président), Marcellin Boule (vice-président), Louis Laticque (secrétaire), Henri Hubert (trésorier), Paul Rivet, archiviste, Émile Durkheim, Alfred Grandidier, Antoine Meillet et René Verneau (conseillers). L'équilibre entre disciplines est donc scrupuleusement respecté puisqu'on y retrouve respectivement : un archéologue et historien des religions, un paléontologue, un physiologiste, un sociologue et archéologue proche des durkheimiens, un anthropologue et américaniste, un sociologue, un explorateur, un linguiste et, enfin, un anthropologue.

La première présidence est confiée à Salomon Reinach, savant aux multiples talents, archéologue, philologue, historien des religions et historien de l'art, directeur du musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye depuis 1902. C'est un pédagogue, un passeur entre les traditions lettrées universitaires et les sciences de l'homme, un collaborateur assidu de la revue *L'Anthropologie*. Marcellin Boule, qui fut le deuxième président de l'IFA, rappelait en 1914 que cette jeune société savante « lui d[evai]t surtout en grande partie la considération dont elle commence à jouir dans les milieux officiels ou académiques, parfois trop exclusivement classiques ou littéraires et où anthropologues et préhistoriens n'étaient pas naguère en odeur de sainteté¹⁹. » Pour sa part, lors de la séance inaugurale, Salomon Reinach se félicite de « l'heureuse alliance de la méthode historique et de la méthode des sciences naturelles²⁰ » qui préside à la sélection des communications. Il voit avec satisfaction réunis des savants d'horizons très divers, des « naturalistes [anthropologues et paléontologues], préhistoriens, historiens, ethnographes, géographes, linguistes, archéologues²¹ » et, car il ne faudrait pas les oublier,

des sociologues. Du reste, l'Institut a à cœur de veiller au respect de la parité entre disciplines. Emmanuelle Sibeud a calculé que, sur les 71 communications entendues entre janvier 1911 et décembre 1913, 25 ont traité de sujets historiques (préhistoire, archéologie, paléontologie), 20 de questions ethnographiques, 19 des études anthropométriques et 7 de linguistique²². L'Afrique (noire et Maghreb) est une aire géographique particulièrement bien représentée : la moitié des communications concerne ce continent. « Elle est aussi le terrain des ethnographes coloniaux qui proposent à l'Institut les deux-tiers des communications externes²³. » Cela se comprend d'autant mieux si l'on garde présent à l'esprit qu'il n'y a pas encore de société savante anthropologique spécialement dédiée à cette région (la Société des africanistes fut fondée en 1930) et que l'essentiel de l'empire colonial français s'y trouve. Ce rééquilibrage, qui bénéficie singulièrement aux recherches de terrain et aux ethnographes africanistes n'a pas échappé à Marcellin Boule, désorienté, qui s'en plaindrait presque : « Peut-être n'y a-t-il pas encore un parfait équilibre entre les diverses spécialités. Certains côtés de l'Anthropologie ont été jusqu'à ce jour un peu négligés. [...] Je désirerais, pour ma part entendre plus souvent des communications sur l'*histoire naturelle* de l'Homme, je veux dire sur ses caractères physiques et sur sa physiologie et sa morphologie [...]. C'est dans ce domaine et dans celui de la Paléontologie que se feront de plus en plus les découvertes susceptibles de jeter de nouvelles lumières sur la question «suprême» de l'origine de l'Homme²⁴. » Il faut reconnaître que le souhait du président est resté lettre morte et que les proportions ont peu évolué dans les années d'après-guerre.

L'éventail des sujets abordés est très large. Au cours d'une même séance, celle du 15 février 1911 par exemple, Louis Lopicque intervient sur la « relation entre le poids de l'encéphale et la grandeur de l'œil », alors que Antoine Meillet s'intéresse à « l'impératif, forme verbale générale » et que Émile Cartailhac fait l'historique du buste de *moai* ramené de l'Île de Pâques par le commandant de la frégate *La Flore*. Le système de fonctionnement est collégial, aucune individualité ne monopolise les séances, le bureau est régulièrement renouvelé, ainsi que le prévoient les statuts de l'IFA. Jusqu'à 1939, il aura pour présidents : Salomon Reinach (1911-1913), Marcellin Boule (1914-1921), René Verneau (1922-1924), Antoine Meillet (1925-1927), Lucien Lévy-Bruhl (1928-1930), Henri Martin (1930-1933), Étienne Rabaud (1934-1936), Marcel Mauss (1937-1939). L'Institut suit l'avancée des travaux de ses membres, invite des savants étrangers, s'ouvre régulièrement aux études menées par les coloniaux, les explorateurs et les missionnaires.

C'est l'abbé Henri Breuil qui intervient le plus grand nombre de fois, une douzaine, cependant réparties sur une longue période (1912-1935). Antoine Meillet présente 8 communications entre 1911

et 1930 ; Maurice Delafosse, 7 entre 1913 et 1925 ; Marcel Mauss, 7 entre 1914 et 1930 ; Paul Rivet, 6 entre 1911 et 1929 ; Marcel Cohen, 6 entre 1911 et 1932 ; Lucien Lévy-Bruhl, 5 entre 1911 et 1933. Henri Hubert, Henri Labouret, George Montandon²⁵, Marcellin Boule, René Verneau, Émile Durkheim et Marcel Mauss sont particulièrement attentifs aux exposés concernant l'ethnographie, demandent des précisions aux intervenants. À la suite, par exemple, de la communication de Charles Maclaud sur les « Ordales collectives par le poison, chez les Balantes de Casamance », le 23 octobre 1912, Durkheim l'interroge sur la définition du sorcier pour cette population. De même, le 17 décembre 1912, à la fin de l'intervention du père Rochereau sur les Indiens de la région de Pamplona (Colombie), Marcel Mauss « fait remarquer tout l'intérêt qui s'attache à la connaissance de ces tribus indiennes, intermédiaires entre les populations de l'Amazonie et les Chibcha ». L'oncle et le neveu sont les commentateurs de l'exposé de Lucien Lévy-Bruhl « Sur l'interdiction de conter autrement que dans l'obscurité », le 22 octobre 1913. Très progressivement, il semblerait que les durkheimiens reviennent un peu sur leur défiance épistémologique à l'égard de l'ethnographie, rétive à la discipline théorique et qu'ils auraient d'abord voulu conquérir et construire sociologiquement avant que de l'envoyer en collecte²⁶.

L'Institut français d'anthropologie est vraiment devenu un lieu de dialogue sur la science en train de se faire, un séminaire, presque, où l'on vient présenter ses travaux en cours et les discuter dans une ambiance d'écoute bienveillante : en introduisant son exposé sur « Les origines de la notion de monnaie » Marcel Mauss, tout de prudence et de modestie rhétoriques, dit bien ce que l'IFA représente pour ses membres : « Naturellement, il ne s'agit ici que d'hypothèses, d'indications de travail, de données provisoires. Mais une réunion comme la nôtre, si amicale, a précisément pour but de nous permettre de nous communiquer ces idées ébauchées à peine, ces preuves tout juste entrevues et encore insuffisamment mûries dont se nourrit un travail scientifique en voie de réalisation²⁷. »

Cercle étroit de spécialistes reconnus, l'audience aux séances semble avoir été particulièrement assidue. C'est une façon commode pour les sociétaires de se tenir au courant des derniers travaux, quasiment tous les représentants influents de la science de l'homme française étant là. S'il faut certes se méfier de l'autosatisfaction, notons néanmoins que plus de dix ans après sa création, en décembre 1921, l'IFA réussit encore à mobiliser les deux tiers de ses membres pour sa séance de fin d'année (34 sur 50) : c'est plus qu'honorable. « De ce résultat, nous avons d'autant plus le droit d'être fiers que nous voyons, à peu près désertes, les salles de réunion de certaines sociétés qui inscrivent des centaines de noms sur leurs listes de membres²⁸ », remarque perfidement un René Verneau particulièrement

satisfait de la tenue et de la qualité des séances, et qui cache ici une allusion à peine voilée à la Société d'anthropologie de Paris, aux séances desquelles l'assiduité avait fondu²⁹.

Il faut dire que la création de l'IFA n'a échappé à personne. Conscients de la menace que fait peser une société savante se réclamant elle aussi de l'anthropologie, les professeurs de l'École d'anthropologie ont pris bonne note de son entrée en jeu dans le champ. Le procès-verbal de leur réunion du 7 juin 1911 en témoigne : « Une institution puissante s'est créée cette année ; nous nous devons de ne pas être effacés par elle et nous n'y arriverons que par le nombre et la valeur de nos travaux³⁰. » Et puis, après avoir accueilli plutôt favorablement l'annonce de la création de l'IFA, Arnold Van Gennep s'est cabré. C'est pendant le Congrès d'ethnographie qu'il organise à Neuchâtel, en 1914, que les choses se corsent. Van Gennep devient plus offensif, il n'a plus rien à perdre et il refuse résolument le statut ancillaire de l'ethnographie, il veut l'arracher à toutes ses subordinations et en faire une discipline scientifique à part entière. René Verneau et Marcel Mauss font pourtant le voyage à Neuchâtel pour y représenter la France. Pendant les débats, Verneau discute le sens de cette partition entre l'anthropologie et l'ethnographie, selon lui malheureux et contre-productif. La réponse de Van Gennep est cinglante, il dénonce la tentative de ceux qu'il appelle les « anthropologistes français » d'étrangler « le mouvement dès l'œuf. Ce n'est pas d'ailleurs qu'ils y aient mis tous leurs efforts ; et le fait regrettable, c'est qu'ils ont trouvé, pour se grouper plus fortement, des transfuges d'autres sciences. Ils ont donc créé l'Institut français d'anthropologie qui est sous la coupe du Muséum, et spécialement du laboratoire d'anthropologie physique, dont le titulaire est en même temps, suivant la tradition créée par un disciple de Broca, feu Hamy, le directeur du musée d'Ethnographie du Trocadéro. Cet Institut français d'anthropologie réunit sous un même bonnet des anthropologistes, des préhistoriens, des sociologues, des historiens, des archéologues, des linguistes, des orientalistes, que sais-je encore ! *ad majorem gloriam craniologiae*³¹. » On sent toute l'injustice de cette invective, si l'on se rappelle les regrets émis par Marcellin Boule qui déplorait que l'anthropologie physique soit si peu représentée. L'anathème est aussi rhétorique, même si les différences de fond demeurent. Ainsi, Louis Capitan, Maurice Delafosse, Henri Breuil, Henri Hubert, Salomon Reinach, Hugo Obermaier, Paul Pelliot ont leur entrée dans les deux structures, l'une étant loin d'exclure l'autre.

« En pleine prospérité lorsque la guerre éclata³² », l'IFA suspend ses séances pendant cinq ans, Marcellin Boule assurant la publication des comptes rendus des dernières séances. Malgré la perte de neuf membres, dont quelques-uns d'influents (Émile Durkheim) ou de très prometteurs (Robert Hertz, Léon Poutrin), l'Institut va survivre à la guerre de 14-18, ne serait-ce que pour honorer la

mémoire « de ses glorieux disparus³³. » Il reprend le rythme de ses séances le 19 novembre 1919, c'est Paul Rivet qui assure le secrétariat et a organisé l'ordre du jour. À son invitation, dans la lignée de son retentissant article publié juste avant-guerre³⁴, Marcel Mauss prend la parole et « décrit succinctement l'état actuel des sciences anthropologiques en France » :

Il montre à la Société combien de ravages la guerre a exercés dans cette branche de la science. Presque tous les jeunes qui, doués d'un bagage scientifique considérable, entraient dans la belle période de production et dont certains s'annonçaient comme des maîtres, ont été fauchés. M. Mauss estime que nous sommes plus gravement éprouvés que nous ne le pensons, car, en même temps que le nombre de nos travailleurs diminuait, notre champ d'études s'élargissait considérablement du fait de la nouvelle extension prise par notre empire colonial. Ces charges scientifiques nouvelles doivent cependant être acceptées et la France se doit de continuer l'œuvre commencée par les Allemands. Il faut donc recruter des nouveaux élèves, constituer des laboratoires, faire appel aux pouvoirs publics pour réorganiser toutes les sciences anthropologiques. Nous n'avons pas en France de Musée d'ethnographie digne de ce nom ; nous n'avons pas de laboratoires spécialement dédiés à l'étude de nos indigènes : la sociologie n'existe pas chez nous. Le grand public ignore tout de nos recherches ; il faut donc que les savants fassent de la publicité, car une science ne peut devenir populaire que par la vulgarisation. À l'étranger, des tentatives très heureuses dans ce sens ont été faites : il faut les imiter³⁵.

Tous s'accordent sur le diagnostic, unanimement partagé et déploré. Paul Rivet estime qu'il manque un « Flammarion à l'Anthropologie », un vulgarisateur de génie qui sache faire apprécier au grand public tout l'intérêt de cette science ; Marcellin Boule remarque que « malheureusement, les sciences anthropologiques n'ont pas encore reçu droit de cité et la faute en est surtout à l'Institut et aux dirigeants de l'Université, qui les ignorent et par suite ne leur ont pas fait la place qui leur est due³⁶ ». Six ans plus tard, l'ignorance a cédé le pas à la reconnaissance. En août 1925, ce sont trois membres de l'IFA qui président à la destinée du nouvel Institut d'ethnologie de l'université de Paris et s'entourent au Conseil de direction de collègues de l'IFA³⁷. Cette création entérine l'évolution de l'anthropologie à l'œuvre chez Marcel Mauss, qui s'emploie à construire rigoureusement la méthode ethnographique ; chez Lucien Lévy-Bruhl dont la réflexion, depuis 1910, témoigne « d'un tournant anthropologique dans la philosophie du vingtième siècle³⁸ » ; chez Paul Rivet qui a connu une révolution scientifique intérieure qui l'a amené à minorer la place de l'anthropologie physique au profit de la linguistique et de l'ethnographie³⁹. Avec la création de l'Institut d'ethnologie, l'élection de Rivet au Muséum en 1928 et de Mauss au Collège de France en 1930, la progressive réorganisation du musée d'Ethnographie du Trocadéro par Rivet et Georges-Henri Rivière à partir de 1928 pour aboutir au projet du musée de

l'Homme en 1938⁴⁰, l'IFA acquiert un lustre, une ampleur supplémentaire, devenant en quelque sorte le club sélect où se réunissent les personnalités éminentes de l'ethnologie universitaire, qui apparaissent plus soudées que jamais autour d'un projet fédéraliste unitaire. Il a du reste déménagé, pour tenir séance au palais du Trocadéro, suivant le mouvement de centralisation des moyens scientifiques voulu par Rivet⁴¹. Les thèmes des communications font preuve d'un éclectisme vraiment remarquable. Il se dote d'un comité d'honneur avec des anthropologues internationalement reconnus (Franz Boas, Waldemar Bogoraz, James Frazer, E. Nordenskiöld, Dietrich Westermann), il s'ouvre aux professeurs de l'Institut d'ethnologie et à la jeune génération des élèves, comme Marcel Griaule, Alfred Métraux, Jacques Soustelle, Denise Paulme, Germaine Tillion, Anatole Lewitzky, Michel Leiris, Paul-Émile Victor, qui viennent y présenter les premiers résultats de leurs missions, façon pour eux d'être adoués par leurs aînés. Marcel Mauss, Paul Rivet et Marcel Cohen, parrainent de très nombreux nouveaux membres. Il est indéniable que sa stratégie élitiste, académique, a plutôt bien réussi à l'IFA et qu'il a su accompagner la reconfiguration institutionnelle de l'ethnologie universitaire des années 1920. Il a su récupérer les érudits coloniaux, a donné une place de plus en plus large à l'ethnographie et la linguistique.

Ce n'est pas le lieu de faire l'historique complet des activités de l'IFA qui sont, du reste, très mal documentées, au-delà des précieux comptes rendus de séances. Nous en savons encore relativement peu, les travaux récents répètent plus qu'ils n'innovent, les archives de cette société savante n'ayant pas été retrouvées. On sait par exemple que l'IFA publia un *Questionnaire linguistique*, mais on ignore les conditions de son élaboration, sa diffusion, son exploitation scientifique. On sait aussi qu'en avril 1912, il s'empare de la question de « l'unification des mesures anthropométriques sur le vivant », mais on ignore ce qu'il en advint, ses développements ultérieurs. Ce sera peut-être la découverte, le dépouillement, d'archives privées de savants ayant exercé une responsabilité au sein du Bureau qui permettra de soulever de nouvelles pistes. Écrire la chronique de l'Institut français d'anthropologie, c'est comme suivre un long fleuve tranquille, mort de sa belle mort, curieusement la même année que son instigateur, Rivet, en 1958, lorsqu'il n'eut simplement plus d'utilité, lorsqu'il devint désuet, lorsqu'il n'y eut plus d'enjeu à le maintenir en activité dans la mesure où les centres du pouvoir ne résidaient plus dans les sociétés savantes, mais dans la création de chaires universitaires, de laboratoires – et là, les luttes d'influence pouvaient être autrement plus rudes. C'est bien le gage que la longue recomposition amorcée au début du siècle avait pleinement réussi : l'ethnologie avait conquis l'université, le CNRS, elle s'était institutionnalisée et professionnalisée, la pratique de terrain était devenue impérative, l'ethnologie était même en train de quitter le giron exclusif du musée de

l'Homme, qui commençait à perdre son quasi-monopole de centre de production et diffusion du savoir ethnologique.

Ce pourrait être la fin commode et logique de cet article : l'Institut français d'anthropologie aurait disparu en 1958 parce qu'il ne représentait, ne signifiait, plus rien dans un contexte scientifique et institutionnel radicalement différent de 1911 et de l'entre-deux-guerres. En l'état des sources documentaires, rien ne vient contredire cette version. Mais un accroc à cette histoire apparemment lisse vient perturber cette lecture tout à fait plausible. Qu'il remonte à 1941 n'est pas anodin, et qu'il ait des répercussions jusqu'en 1958 encore moins, puisqu'il implique des hommes, des institutions, qui se détestent cordialement depuis des décennies. Il révèle de façon exemplaire que, à l'aube des années 1940, la raison d'être de l'IFA, son existence même et ce qu'il inaugure, ne sont toujours pas vraiment entérinées, acceptées par ses opposants qui, plus généralement, ne se remettent pas d'avoir vu tous les leviers scientifiques et institutionnels leur échapper. Ils déplorent encore le magistère perdu de l'anthropologie physique sur la science de l'homme et la spécialisation disciplinaire qui a profité à la préhistoire, la paléontologie et l'ethnographie/ethnologie. La création de l'IFA, fin 1910, n'avait en effet été que le premier coup d'une longue partie durant laquelle plusieurs pièces maîtresses, plusieurs atouts institutionnels, avaient été conquis par les « ethnologues », les plus importants (Institut d'ethnologie, laboratoire d'ethnologie de l'EPHE, chaire du Muséum, musée du Trocadéro) ayant même été remportés par un renégat, Paul Rivet, pourtant nourri aux mamelles de l'anthropologie physique et de l'anthropométrie. Cela vient opportunément rappeler que la lutte n'est pas que scientifique, mais aussi idéologique : on trouve d'un côté des hommes conservateurs⁴², dans tous les sens du terme, et de l'autre, des hommes aux convictions progressistes, là aussi dans le sens polysémique du terme, puisqu'il s'agit tout autant de faire évoluer la définition et la pratique de l'ethnologie que de défendre une science qui veut changer le regard porté sur les populations « primitives » et combattre les préjugés raciaux – non sans ambiguïtés. Profitant des circonstances historiques liées à l'Occupation, la Société d'anthropologie de Paris n'a pas perdu tout espoir de faire revenir l'IFA, le fils rebelle, au bercail⁴³... Un concours de circonstances tout à fait favorable préside à cette tentative. Après que Paul Rivet fut démis de ses fonctions en novembre 1940 et quitta la France en février 1941, c'est son opposant de toujours qui prend sa place, occupe sa chaire au Muséum et assure la direction du musée de l'Homme : Henri-Victor Vallois⁴⁴. Depuis 1939, celui-ci est également secrétaire général de la Société d'anthropologie de Paris, mais il la fréquente depuis bien plus longtemps. Fin 1941, après un an d'interruption, cette dernière reçoit des autorités de Vichy l'autorisation de reprendre ses séances – ce qui n'est pas le cas de l'IFA, repaire notoire de socialistes et de communistes, qui « n'avait pas d'autorisation officielle de

se réunir et avait dû, depuis un an, cesser son activité⁴⁵ ». Privée de son lieu de réunion habituel à la faculté de médecine, devenu trop vétuste et dangereux, la Société d'anthropologie de Paris trouve alors fort opportunément refuge au musée de l'Homme et y transfère provisoirement son siège, rejoignant en quelque sorte la Société des américanistes, la Société des africanistes, la Société de préhistoire française et l'IFA dont c'était l'adresse officielle depuis de longues années, Paul Rivet leur ayant offert l'hospitalité. « En 1910 », rappelle Henri-Victor Vallois qui, dans les lignes qui suivent, présente l'IFA comme une excroissance sinon illégitime du moins redondante de la Société d'anthropologie :

[...] un certain nombre de membres de la Société d'anthropologie s'étaient retirés de celle-ci et avaient créé un groupement parallèle mais qui, lui aussi, envisageait l'anthropologie dans la totalité de ses manifestations, l'*Institut français d'anthropologie*. Cette dualité a pu avoir ses raisons à un moment ; elle n'était pas en tout cas avantageuse pour notre science. Il a semblé au Conseil qu'on pouvait aboutir à une entente. Un rapprochement été opéré et les membres de l'Institut français sont régulièrement conviés à nos séances auxquelles ils peuvent faire des communications⁴⁶.

Sur les cinq séances ordinaires de 1942, deux sont ainsi placées sous la présidence de Maurice Leenhardt, le représentant de l'IFA. Denise Paulme présente une communication le 5 février sur « deux statuettes en pierre de Guinée française » ; Maurice Leenhardt, André Schaeffner, Michel Leiris sont les discutants d'une communication sur l'ethnographie d'Angkor, le 20 mai ; Lysias Homburger présente des « Notions de terminologie linguistique » le 18 novembre. Vallois se félicite de l'« assistance très supérieure à celle de la période précédente⁴⁷ » qui résulte de cette cohabitation entre les deux sociétés savantes. Celle-ci dure presque trois ans, jusqu'au retour de Paul Rivet, en septembre 1944, qui reprend immédiatement l'exercice de toutes ses fonctions, dont est privé du même coup sans ménagement son intérimaire, Henri-Victor Vallois. Du tableau dressé par celui-ci à la fin de l'année 1944, à l'avantage d'une Société d'anthropologie qui s'est montrée très magnanime vis-à-vis de l'IFA, il ressort que Paul Rivet a tout fait pour revenir au *statu quo ante*, au plus grand regret du premier qui rêvait d'un retour à la situation d'avant 1911 :

Il eût été désirable que cet état de choses continue ou, mieux encore, qu'il aboutisse à la fusion des deux groupements en un seul. N'est-il pas paradoxal de voir coexister, dans la même ville, et dans le même grand centre scientifique, deux Sociétés dont le but est le même, et dont beaucoup de membres sont communs à l'un et à l'autre ? Cette union, dont les modalités auraient pu être étudiées en toute indépendance d'esprit par les Conseils d'administration des deux organismes, était désirée par beaucoup d'adhérents de l'Institut français ; elle aurait évité une inutile dispersion d'efforts. [...] Le Conseil de l'Institut français en a jugé autrement. Depuis qu'avec

la libération de la France, toutes les Sociétés savantes ont, à nouveau, la possibilité de se réunir, il a préféré reprendre son indépendance. Nous enregistrerons le fait sans amertume. Nous ne regretterons pas d'avoir, grâce à notre pavillon, permis à cet Institut de vivre durant une période où, sans nous, toute activité lui aurait été interdite. Nous regretterons seulement que l'intérêt d'une union entre ceux qui pratiquent une même science ne lui ait pas paru évident. Mais il ne faut pas se décourager pour si peu. La vérité finit toujours par s'imposer⁴⁸.

« Ceux qui pratiquent la même science » : il n'est pas sûr que Rivet ait approuvé cette vision des faits, les combats des trente-cinq années précédentes pour faire prévaloir l'ethnographie et un projet fédéraliste de la science de l'homme, prouveraient plutôt le contraire. Dans ces conditions, connaissant la longue inimitié entre Rivet et Vallois (solidaire d'autres adversaires de Rivet comme Raoul Anthony, René Verneau, Marcellin Boule, que Vallois remplace dans leurs postes et fonctions), faut-il comprendre la fin de l'IFA en 1958 comme l'accomplissement, l'achèvement – dans tous les sens du terme – du projet caressé par Vallois en 1944 ? Plusieurs faits viendraient étayer cette hypothèse. Tout d'abord, au fil du temps, l'IFA fut perçu comme la société savante « maison », indissolublement liée au musée de l'Homme, au projet fédérateur des ethnologues et à Paul Rivet. Malgré tous les efforts de Vallois pour défendre loyalement et préserver les activités, les collections et l'intégrité même de l'identité du musée sous l'Occupation, Rivet ne lui en sut aucun gré, ce qui attisa le ressentiment et l'amertume de Vallois. Ce dernier avait pourtant pris fait et cause pour le projet du musée de l'Homme tel qu'il avait été conçu par Rivet, en s'opposant à la tentative de réorganisation institutionnelle de Marcel Griaule (nommé professeur de la première chaire d'ethnologie universitaire à la Sorbonne en novembre 1942) qui voulait revenir à l'ancienne partition entre collections ethnographiques et collections ostéologiques, affranchir le musée de la tutelle du Muséum pour en faire un musée national dépendant du ministère des Beaux-Arts. Après la guerre, Rivet continuera à refuser tout rapprochement entre les collections d'anthropologie physique du musée de l'Homme et celles du laboratoire d'anthropologie de l'EPHE et de la Société d'Anthropologie de Paris, contrairement au souhait de Vallois de constituer l'une des plus grandes collections unifiées au monde⁴⁹. Enfin, fort de ses appuis au Muséum, très conservateurs et attachés à un profil médical ou aux sciences dures, Vallois fait capoter la succession de Rivet, parti à la retraite en 1949 (qui avait d'abord pensé à Jacques Soustelle puis Claude Lévi-Strauss), et remporte sa revanche institutionnelle en 1950 : il est élu comme son remplaçant, et prend *de facto* la direction du musée de l'Homme, jusqu'en 1960. Sachant que Vallois fut également secrétaire général de la Société d'anthropologie de Paris jusqu'en 1969, que sa fidélité scientifique alla jusqu'au bout aux études anatomiques et raciologiques, on pourrait légitimement supposer qu'il n'a rien fait pour

assurer la pérennité de l'IFA après la mort de son fondateur en mars 1958, désireux qu'il était de faire comme si Rivet n'avait jamais existé, ce qu'il a du reste prouvé dans ses dires et ses faits, gommant soigneusement toute référence à son prédécesseur, traçant une ligne directe entre René Verneau et lui-même qui escamotait la chaire de Rivet (1928-1949)⁵⁰...

Dans ces conditions, on peut supposer que l'Institut français d'anthropologie aurait été la victime propitiatoire et dérisoire d'un triple règlement de comptes institutionnel, scientifique, personnel, particulièrement rance puisqu'il ne signifiait plus rien en 1958, si ce n'est la vivacité des tensions qui opposèrent certains membres de l'IFA à ceux de la Société d'anthropologie, les ethnologues à ceux qui étaient attachés à l'affirmation de l'anthropologie physique, de la paléontologie et de la préhistoire comme disciplines « dures », résolument distinctes, et qu'ils ne voulaient pas voir disparaître dans un projet fédérateur qui leur échapperait⁵¹. Certes, c'est une vision polémique de la fin de l'Institut français d'anthropologie mais qui serait en rapport avec sa création conflictuelle, création motivée par les désaccords fondamentaux sur la manière dont devait évoluer l'anthropologie, moins physique, plus culturelle et sociale. Vallois, fidèle disciple des opposants à cette reconfiguration du champ anthropologique qui s'annonçait en 1911, contribua, au moins par sa passivité, à réduire au silence l'Institut français d'anthropologie. Mais le combat avait déjà été livré, il pouvait bien mourir. En cela, oui, par-delà l'indifférence générale et compréhensible de la nouvelle génération d'ethnologues qui avait bénéficié des combats de ses aînés mais menaient dorénavant les siens propres, par-delà la mesquinerie de ceux qui perpétuaient vainement de vieilles rancoeurs, l'Institut français d'anthropologie est bien mort de sa belle mort, une fois sa mission accomplie.

NOTES

1. Je renvoie aux analyses désormais classiques d'Emmanuelle Sibeud, *Une science impériale pour l'Afrique ? La construction des savoirs africanistes en France 1878-1930*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2002, et à son chapitre 6 : « Le temps de la dissidence. L'Institut ethnographique international de Paris, 1910-1914 », p. 153-183. ❧
2. *Ibid.*, p. 172, n. 68. ❧
3. Arnold Van Gennep, « Progrès, en France, des sciences de l'homme ; le Préhistorique ; l'Institut ethnographique international ; l'Institut français d'anthropologie », *Le Mercure de France*, 16 janvier 1911, p. 399. ❧
4. *Ibid.*, p. 400. ❧
5. Voir dans ce même ouvrage la contribution d'Arnaud Hurel : « Une étape de la recomposition, la création de l'Institut de paléontologie humaine en 1910 » et de Nathalie Richard : « Entre sciences de l'homme et sciences de la nature : reconfigurations intellectuelles de la préhistoire à la veille de la Première Guerre mondiale ». ❧
6. Van Gennep, « Progrès, en France, des sciences de l'homme... », op. cit., p. 400. ❧
7. Marcel Cohen, « Sur l'ethnologie en France », *La Pensée*, 105, 1962, p. 86-96. ❧
8. *Ibid.* ❧
9. Claude Blanckaert, « La crise de l'anthropométrie : des arts anthropotechniques aux dérives militantes », in Claude Blanckaert (éd.), *Les politiques de l'anthropologie. Discours et pratiques en France (1860-1940)*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 95-172. ❧
10. Christine Laurière, « La Société des américanistes de Paris, une société savante au service de l'américanisme », *Journal de la société des américanistes*, 95 (2), 2009, p. 93-115. ❧
11. Paul Rivet, *Titres et travaux scientifiques*, Paris, s. n., 1927, p. 15. ❧
12. Salomon Reinach, Discours inaugural du président entrant de l'Institut français d'Anthropologie, séance du 18 janvier 1911, *L'Anthropologie*, XXII, 1911, 117-118, ici p. 117. ❧
13. René Verneau, Discours du président entrant de l'Institut français d'anthropologie, séance du 18 janvier 1922, *L'Anthropologie*, XXXII, 1922, pp. 265-268, ici p. 265. ❧
14. René Verneau, « L'Institut français d'anthropologie », *L'Anthropologie*, XXII, 1911, p. 110. ❧
15. Voir l'enquête pionnière de Filippo Zerilli sur cette commission : « Il Dibattito sul meticcio biologico e sociale nell'antropologia francese del primo novecento », *Archivio per l'antropologia e la etnologia*, 125, 1995, p. 237-273, et « Il Questionnaire sur les métis della Società d'anthropologie de Paris (1908) », *La Ricerca folklorica*, 32, 1995, p. 95-104 ; et aussi Emmanuelle Saada, « Race and Sociological Reason in the Republic. Inquiries on the *Metis* in the French Empire (1908-1937) », *International Sociology*, 2002, 17 (3), p. 361-391. ❧
16. Jean-Claude Wartelle, « La Société d'anthropologie de Paris de 1859 à 1920 », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 10, 2004, p. 160, note 148. Voir également l'article d'Emmanuelle Sibeud dans cet ouvrage. ❧
17. Emmanuelle Sibeud, *Une science impériale pour l'Afrique*, op. cit., p. 179. ❧
18. Filippo Zerilli, *Il lato oscuro dell'etnologia*, Rome, CISU, 1998, p. 96, note 21. ❧

19. Marcellin Boule, « Discours d'entrée dans sa présidence de l'IFA, séance du 14 janvier 1914 », *Comptes rendus des séances de l'Institut français d'anthropologie*, Paris, Masson, s. d., p. 5. ❧
20. Salomon Reinach, « Discours inaugural du président entrant de l'Institut français d'anthropologie, séance du 18 janvier 1911 », *L'Anthropologie*, XX, 1911, p. 117. ❧
21. *Ibid.* ❧
22. Emmanuelle Sibeud, *Une science impériale pour l'Afrique, op.cit.*, p. 179, note 90. ❧
23. *Ibid.*, p. 180-181. ❧
24. Marcellin Boule, « Discours du président entrant de l'IFA, séance du 14 janvier 1914 », *Compte rendus des séances de l'Institut français d'anthropologie*, Paris, Masson, s. d., p. 6. ❧
25. Comme le reste du milieu anthropologique parisien, Paul Rivet et Marcel Mauss parrainent et accueillent en 1925 de façon bienveillante George Montandon lorsqu'il arrive en France, fort qu'il est de son expérience de terrain en Ethiopie, en Sibérie, de ses travaux sur la généalogie des instruments de musique. Entre mai 1925 et mai 1932, il prononce une bonne dizaine de communications, sur ses recherches ethnographiques en Asie, en Sibérie, sur les Aïnous, sur sa fameuse pseudo-découverte d'un anthropoïde américain, sa théorie sur l'ologénèse, etc. Les choses changent en 1933, lorsqu'à l'invitation de Louis Marin, il rejoint l'équipe professorale et se charge des cours d'ethnologie à l'École d'anthropologie. Il disparaît des cadres de l'IFA et n'y reparaitra plus... On connaît son inimitié avec Rivet, qui a tenté d'empêcher sa naturalisation en 1936. Sur George Montandon, voir Marc Knobel, « L'ethnologue à la dérive. George Montandon et l'ethnoracisme », *Ethnologie française*, 18 (2), 1988, p. 107-113 ; Pierre Centlivres et Isabelle Girod, « George Montandon et le grand singe américain. L'invention de l'*Ameranthropoides loisy* », *Gradhiva*, 24, 1998, p. 235-256 ; Carole Reynaud Paligot, « L'émergence de l'antisémitisme scientifique chez les anthropologues français », *Archives juives*, 43 (1), 2010, p. 66-76. ❧
26. Rappelons les phrases lumineuses de Camille Tarot : « Durkheim est autrement profond et méfiant. Conséquent avec ses prémisses méthodologiques, on voit qu'ici comme avec les autres disciplines, son but est de faire entrer la méthode sociologique dans l'ethnologie et d'abord dans l'ethnographie, et cette ethnographie « sociologisée » dans toute sociologie. Car il voit parfaitement qu'il y a un problème critique de l'établissement des faits eux-mêmes. Il est trop imprégné de philosophie néo-kantienne pour ne pas soupçonner que l'observation, même bien faite, n'est pas neutre. » (*De Durkheim à Mauss. L'invention du symbolique*, Paris, La Découverte, 1999, p. 170). ❧
27. Marcel Mauss, « Les origines de la notion de monnaie », séance du 14 janvier 1914, *Comptes rendus des séances de l'Institut français d'anthropologie*, Paris, Masson, s. d., p. 14-15. ❧
28. René Verneau, « Discours du président entrant de l'Institut français d'anthropologie, séance du 18 janvier 1922 », *L'Anthropologie*, XXXII, 1922, p. 267. ❧
29. Jean-Claude Wartelle, « La Société d'anthropologie de Paris », *op. cit.*, p. 156. ❧
30. Filippo Zerilli, « Il dibattito sul meticcio biologico e sociale nell'antropologia francese del primo novecento », art. cité, p. 260. ❧
31. Arnold Van Gennep, « Sur le congrès de Neuchâtel », *Chronique du Mercure de France*, 16 juillet 1914, p. 325. ❧

32. Marcellin Boule, « Discours du président de l'Institut français d'anthropologie, séance du 19 novembre 1919 », *L'Anthropologie*, XXX, 1920, p. 149. ❧
33. *Ibid.*, p. 151. ❧
34. Marcel Mauss, « L'ethnographie en France et à l'étranger », *Revue de Paris*, 1913, repris in Œuvres 3, Paris, Éditions de Minuit, 1969, p. 395-435. Voir aussi Marcel Mauss, « Projet de présentation d'un bureau d'ethnologie » (1913), présenté par Emmanuelle Sibeud, *Revue d'histoire des sciences humaines*, 10, 2005, p. 105-115 et le document d'archive inédit, p. 117-124. Voir également Marcel Mauss, « L'ethnographie en France. Une science négligée, un musée à former », texte inédit, établi et présenté par Jean-François Bert, *Revue européenne des sciences sociales*, 49 (1), 2011, p. 209-234. Sur la conversion de Mauss à l'ethnographie, Camille Tarot, *De Durkheim à Mauss, op. cit.*, p.467-497. ❧
35. Marcel Mauss, « L'état actuel des sciences anthropologiques en France », *L'Anthropologie*, XXX, 1920, p. 153. ❧
36. *Ibid.* pour les deux citations. ❧
37. Christine Laurière, *Paul Rivet, le savant et le politique*, Paris, Publications scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle, 2008, p. 341-359. ❧
38. Frédéric Keck, *Lévy-Bruhl. Entre philosophie et anthropologie*, Paris, CNRS Éditions, 2008, p. 9. ❧
39. Christine Laurière, *Paul Rivet, le savant et le politique, op. cit.*, p. 157-282. ❧
40. *Ibid.*, p. 385-425, et, du même auteur, « Musée de l'Homme », in R. Jon Mc Gee et Richard L. Warms (ed.), *Theory in Social and Cultural Anthropology*, New York, Sage, 2013, à paraître. Voir aussi Alice Conklin, *In the Museum of Man. Race, Anthropology and Empire in France, 1850-1950*, Ithaca et Londres, Cornell University Press, 2013 ; Fabrice Grognet, *Le concept de musée. La patrimonialisation de la culture des « autres ». D'une rive à l'autre, du Trocadéro à Branly : histoire de métamorphoses*, thèse d'ethnologie de l'EHESS, 2009. ❧
41. C. Laurière, *Paul Rivet, le savant et le politique, op. cit.*, p. 410-425. ❧
42. Herman Lebovics, « Le conservatisme en anthropologie et la fin de la Troisième République », *Gradhiva*, 4, 1988, p. 3-16 et *True France. The wars over cultural identity, 1900-1945*, Ithaca et Londres, Cornell University Press, 1992. ❧
43. Christine Laurière, « De la collaboration à l'affrontement : les relations de Paul Rivet avec la Société d'anthropologie de Paris (1902-années 1930) », *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 22, 2010, p. 17-23. ❧
44. Christine Laurière, *Paul Rivet, le savant et le politique, op. cit.*, p. 359-374 et 540-542. Voir aussi Jean-Pierre Bocquet-Appel, « L'anthropologie physique en France et ses origines institutionnelles », *Gradhiva*, 6, 1989, p. 23-34. Sur H. V. Vallois et sa raciologie non hiérarchisante, cf. Jean-Pierre Bocquet-Appel, « Interview de Henri Vallois », *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, n. s., 8 (1-2), 1996, p. 81-103 ; dans le même numéro, « Notes sur l'origine de deux interviews », p. 115-123 ; Philippe Jausaud, « Vallois, Henri, Marie, Victor », in Philippe Jausaud et Édouard-Raoul Brygoo, *Du jardin au Muséum en 516 biographies*, Paris, Publications scientifiques du MNHN, 2004, p. 509-510. ❧
45. Henri-Victor Vallois, « Rapport moral pour l'année 1944 », *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, IX^e série, V, 1944, p. 85. ❧
46. Henri-Victor Vallois, « Rapport moral pour l'année 1942 », *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, IX^e série, III, 1942, p. 136. ❧

47. *Ibid.*, p. 137. ❏
48. Henri-Victor Vallois, « Rapport moral pour l'année 1944 », *op. cit.*, p. 85-86. ❏
49. Christine Laurière, *Paul Rivet, le savant et le politique*, *op.cit.*, p. 354-355, note 33. ❏
50. Pour preuve ses propos recueillis en 1981, quelques mois avant sa mort, et qui témoignent de sa rancœur tenace : « Je vous dirai d'abord que Monsieur Boule et Monsieur Verneau étaient les deux professeurs qui dirigeaient. C'est Monsieur Verneau qui dirigeait la Science anthropologique, l'anthropologie physique, Monsieur Boule dirigeait l'Archéologie préhistorique de telle sorte que Monsieur Boule était remplacé par Monsieur Vaufray et c'est moi qui ai remplacé Monsieur Verneau qui était le Professeur d'anthropologie du Muséum. » (*in* Jean-Pierre Bocquet-Appel, « Interview de Henri Vallois », *op.cit.*, p. 81). Dans sa notice nécrologique (« Le Professeur Henri-Victor Vallois, anthropologue et paléanthropologue », *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, série XIII, IX, 1982, p. 103-107), Yves Coppens commet d'ailleurs une étrange erreur historique (mais révélatrice), en indiquant que Vallois aurait occupé continûment la chaire du Muséum depuis son élection en 1941 jusqu'en 1961 (p. 103-104)... On peut supposer qu'il tenait cette information de ses conversations avec Vallois. ❏
51. L'opposition de Marcellin Boule au projet du musée de l'Homme va dans ce sens. Cf. Arnaud Hurel, « Dans le blanc de la carte », *in* Arnaud Hurel & Amélie Vialet (éds.), *Teilhard de Chardin en Chine. Correspondance inédite (1923-1940)*, correspondance commentée et annotée par Amélie Vialet et Arnaud Hurel, Paris, Muséum national d'histoire naturelle, Éditions Édisud, 2005, p. 33-34 et Christine Laurière, *Paul Rivet, le savant et le politique*, *op.cit.*, p. 368-369. ❏

1913 La recomposition de la science de l'Homme



Sous la direction de **Christine Laurière**

7

Les Carnets de Bérose

SOMMAIRE

POURQUOI 1913 ? Avant-propos <i>Daniel Fabre</i>	6
1913, LA RECOMPOSITION DE LA SCIENCE DE L'HOMME. Introduction <i>Christine Laurière</i>	13

Première partie

L'EFFERVESCENCE INSTITUTIONNELLE DES ANNÉES 1910

ENTRE SCIENCES DE L'HOMME ET SCIENCES DE LA NATURE. Reconfigurations intellectuelles de la préhistoire à la veille de la Première Guerre mondiale <i>Nathalie Richard</i>	40
LA CRÉATION DE L'INSTITUT DE PALÉONTOLOGIE HUMAINE EN 1910. Une étape de la recomposition de la science de l'Homme <i>Arnaud Hurel</i>	52
QUAND L'ETHNOGRAPHIE DÉFIE L'ANTHROPOLOGIE. Le tournant manqué du Musée d'Ethnographie du Trocadéro <i>Fabrice Grognet</i>	64
L'INSTITUT FRANÇAIS D'ANTHROPOLOGIE (1910-1958), UN LONG FLEUVE TRANQUILLE ? Vie et mort d'une société savante au service de l'ethnologie <i>Christine Laurière</i>	89

Deuxième partie

DU CÔTÉ DE L'ANTHROPOLOGIE PHYSIQUE

UNE SCIENCE COLONIALE INUTILE ? Pratiques anthropométriques et colonisation au début du xx ^e siècle <i>Emmanuelle Sibeud</i>	112
RÉFLEXIONS SUR LA DÉCADENCE DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE DE PARIS <i>Jean-Claude Wartelle</i>	132

Troisième partie
DU CÔTÉ DES DURKHEIMIENS

HENRI HUBERT ET LES PERSPECTIVES SOCIOLOGIQUES MISES EN ŒUVRE AU MUSÉE DES ANTIQUITÉS NATIONALES <i>Christine Lorre</i>	144
MENTALITÉ PRIMITIVE ET PRÉPARATION DE L'IMPRÉVISIBLE. L'engagement jaurésien de Lévy-Bruhl pendant la guerre <i>Frédéric Keck</i>	156
SOCIOLOGIE ET LINGUISTIQUE. Penser la relation entre langue et société <i>Jean-François Bert</i>	167

Quatrième partie
PENSER LES RELIGIONS PRIMITIVES

LE TOTÉMISME HIER. Obsessions naïves d'un débat anthropologique <i>Frederico Delgado Rosa</i>	178
SCIENCE DE L'HOMME OU « SCIENCE DE DIEU » ? Révélation primitive et formes élémentaires du religieux <i>André Mary</i>	196
ÉMILE DURKHEIM, SIGMUND FREUD, RUDOLF OTTO. Dialogues sur l'altérité <i>Marcello Massenzio</i>	223
Bibliographie générale	235
Les auteurs	258



UNE COLLECTION DU LAHIC ET DU DÉPARTEMENT DU PILOTAGE DE LA RECHERCHE
ET DE LA POLITIQUE SCIENTIFIQUE
Direction générale des patrimoines, Ministère de la Culture

DIRIGÉE PAR DANIEL FABRE ET CLAUDIE VOISENAT



COMITÉ DE LECTURE

Arnaud Dhermy
Giordana Charuty
Nelia Dias
David Hopkin

Jean Jamin
Fanch Postic
Nathalie Richard
Françoise Zonabend

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION

Annick Arnaud

Les manuscrits doivent être adressés au Lahic
11, rue du Séminaire de Conflans 94220 Charenton-Le-Pont
Tél : 01 40 15 76 20 – Fax : 01 40 15 76 75
e-mail : claudie.voisenat@cnrs.fr